

» dans nos jardins, & que nous appelons des rochers,
 » nos petits labyrinthes où l'on se retrouve toujours,
 » nos cascades à sec, tout ce luxe pauvre & petit
 » des imaginations blâcées, convient aux pays où la
 » nature est sans mouvement, sans grandeur, sans
 » variété: ils suppléent à la campagne, mais ils ne
 » la créent pas; il faut des Architectes, des Sta-
 » tuaires & des Jardiniers pour couvrir de ridicules
 » apparences la stérilité du sol & la nudité des af-
 » fectés. Jardins Anglois, François, Chinois ou
 » Turcs, tous ces emprunts de la barbarie sont des
 » rêves de mauvais goût, & c'est notre amour pour
 » la toilette qui nous y fait mettre jusqu'aux grands
 » ouvrages de la nature ».

Sir James Black..... n'avoit donc ajouté aux
 dehors de son habitation qu'une plus grande pro-
 preté, & plus de soin à l'entretien des détails: sans
 perdre son temps à étudier les subdivisions & les beaux
 préceptes de nos discoureurs sur l'art des jardins, il s'in-
 quiétoit peu du caractère, des effets & de la dénomi-
 nation de sa campagne; il n'avoit aucun besoin des
 Savans pour apprendre que tout étoit à sa place & de-
 voit y rester.

L'une de ses promenades les plus fréquentes étoit
 sur le lac, où la pêche, toujours abondante, occu-
 poit quelques heures de la journée. Sous un climat
 doux, & sous un beau ciel, la fraîcheur des eaux
 n'est jamais incommode ni malfaisante; celles
 des lacs de Pusiano, épurées sur un lit de sable
 & de cailloux par le cours de la rivière, en tout
 temps conservent leur limpidité: on s'y baigne
 délicieusement à l'ombre des acacias plantés sur les
 bords. Lorsque les rames de notre petit bateau fen-
 doient ces ondes azurées, un sillon marquoit notre
 route sur leur surface, sans en troubler le calme, ni
 sans ternir leur pureté.

Plusieurs fois déjà nous avons parcouru les deux

lacs, & les canaux qui en forment l'Isle intermédiaire, sans que le Chevalier m'eût proposé de débarquer sur ce dernier espace, couvert de touffes fort épaisses, & où la chaleur du jour invitoit à se reposer. Au bout d'un mois, je remarquai cet oubli; j'avois observé que chaque matin, le Chevalier s'échappoit de la maison; comme il l'avoit fait le jour de mon arrivée, sans que la pluie ni les affaires suspendissent cette évacion. Curieux d'en pénétrer le but, je m'apperçus que les pas de Sir Black.... se dirigeoient continuellement vers l'Isle. Ce mystère m'occupâ au point que, dès le lendemain, je priaï mon Hôte de me conduire dans ce lieu, dont jusqu'ici il m'avoit écarté.

» Pardonnez ma réserve, me dit-il, je la devois
 » aux droits de l'hospitalité; je ne vous ai point
 » appelé ici pour y être le témoin de mes douleurs;
 » & j'en cache les monumens; mais vo're amitié
 » compatissante surmonte mes scrupules. Venez, je
 » vais vous conduire à cette Isle, séjour d'un deuil
 » éternel, où je passerai ma vie à expier mes fautes
 » & à pleurer sur ma victime ». En disant ces mots,
 il me prit par la main; nous descendîmes la pelouse;
 & nous traversâmes le premier lac. Mes pas chanceloient en débarquant du bateau; volontiers j'eusse repoussé cette rive qu'avoit cherchée ma curiosité. Une avenue de peupliers nous amena au centre de ce terrain, que dominoit une monticule de roche feuilletée, chargée de hautes futaies: nous en tournâmes la circonférence; suivant tous deux dans un profond silence le cours d'un ruisseau qui se dispersoit entre les débris des rochers & les gazons épais, nous perçâmes une enceinte d'arbres, au-delà desquels étoit une grille de fer circulaire, & adossée sur l'un des côtés de son pourtour, contre le pied de la monticule. Sir Black.... tira une clef de sa poche, ouvrit la grille, & m'introduisit dans l'intérieur. A sa

vue, je sentis un bouleversement universel ; j'avois peine à suivre le Chevalier. » Vous êtes saisi, me dit-il, en s'efforçant lui-même de modérer son agitation, Voici la dernière demeure de mon épouse : ici le Ciel nous réunira un jour. » A ces mots, il couvrit son visage de ses mains ; la douleur l'étouffoit ; il se précipita sur le tombeau d'Elisa, qu'il baigna de ses larmes, tandis que les miennes couloient sur le marche-pied du mausolée, où je m'assis, ne pouvant plus me soutenir.

Revenu à moi, je jetai les yeux sur cette enceinte : une haie vive, qui entouroit l'intérieur de la grille, déroboit au dehors le monument à tous les regards : au milieu, le mausolée de marbre noir, environné de quelques sycomores, sans ordre ni sans symétrie : une inscription simple rappeloit le nom d'Elisa Jennings, son lieu de naissance, le jour de son mariage & celui de sa mort : au centre du tombeau, étoit pratiquée une ouverture, au travers de laquelle passoit un pêcher, dont les feuilles tendres annonçoient le premier printems. Après la scène de douleur que je viens de raconter, Sir Black... me fit asseoir auprès de lui, sur un banc de pierre appuyé contre la monticule, & au dossier duquel on lisoit ces deux vers de Pope :

Black Melancholy sits, and round her throws
A death-like silence, and a dread repose.

Ayant essuyé ses pleurs, qui couloient encore sur ses joues, il prit mes mains dans les siennes, & me parla ainsi :

» Je suis né avec un nom, de la fortune & des passions, trois avantages presque toujours funestes.
» Ma jeunesse fut emportée ; destiné à la Marine, profession où plusieurs de mes ancêtres se distinguèrent, chacun de mes retours en Angleterre

« étoit marqué par des excès. Mes déréglemens m'a-
« voient fait une réputation détestable parmi les
« Gens de bien ; mais le monde me pardonnoit tout,
« & son exemple m'enhardissoit. Cependant, l'ivresse
« des plaisirs n'avoit détruit ni mon honnêteté ori-
« ginelle, ni les principes de mon éducation : dans
« l'un de mes séjours à N... , ma Patrie, je fis con-
« noissance avec Miss Jennings ; c'étoit la première
« femme qui m'eût inspiré du respect : elle me plai-
« soit sans me toucher encore ; elle me convertit
« avant même que je l'aimasse. Bientôt mon pen-
« chant devint une fureur : je parlai de mariage ;
« mes parens consentirent à mes vœux ; mais le père
« d'Elisa fut inflexible. C'étoit un Négociant plein
« de vertus & de fierté, à qui ses mœurs faisoient
« regarder mon alliance comme l'opprobre de sa
« fille. Il lui représenta les dangers auxquels elle
« s'exposoit ; ma vocation aventurière, qui m'éloi-
« gneroit d'elle à tout instant ; mes anciennes habi-
« tudes, renaissantes au premier affoiblissement de
« ma passion : il lui peignit le sort affreux d'une jeune
« femme entre le mépris & l'abandon, accablée des
« devoirs du mariage, sans en ressentir la douceur,
« & liée pour sa vie à un libertin, qu'elle finiroit
« par haïr, parce qu'elle étoit incapable de l'esti-
« mer. Désespéré, & suivant la violence de mon ca-
« ractère, je projetai d'enlever Miss Jennings, &
« de l'épouser malgré sa famille. D'abord cette
« idée lui fit horreur ; son amitié pour son père l'em-
« porta sur l'amour naissant, & mes instances furent
« inutiles. Mais mon attachement étoit si vrai, mon
« désespoir tellement inconsolable, qu'avec le tems,
« les scrupules de Miss Jennings diminuèrent. Je
« lui persuadai que son père se rendroit à l'évidence
« de mon changement de conduite ; elle eut le mal-
« heur de me croire ; & , à demi morte, elle déserta
« la maison paternelle pour m'accompagner en

20 Ecosse, où M. Howel nous donna la Bénédiction
 20 nuptiale. J'eus besoin de tout mon ascendant pour
 20 empêcher Elisa d'aller embrasser les genoux de
 22 son père, & implorer sa grace. Cette démarche
 20 eût été aussi infructueuse que le fut une lettre de
 20 notre part, pleine des expressions du repentir le
 20 plus touchant. M. Jennings dit au Messager que,
 20 si les Loix ne pouvoient lui rendre sa fille, il
 20 viendrait l'arracher de mes bras. J'étois certain
 20 qu'il exécuteroit sa menace. Elisa frémissait d'une
 20 extrémité qui pouvoit me conduire au parricide :
 20 pour prévenir ces horribles suites d'une première
 22 violation des droits paternels, nous passâmes sur
 20 le Continent, & nous échappâmes à la vengeance
 20 d'un père, en dévouant sa vieillesse au déses-
 20 poir.

20 L'agitation d'une vie aussi tourmentée avoit
 20 affecté la santé de mon épouse. Il n'étoit plus en
 22 mon pouvoir de lui rendre le repos; mais je lui
 22 devois tout ce qui peut en tenir lieu : le climat
 20 de l'Italie étoit favorable à la délicatesse de sa
 20 complexion; cette terre étoit à vendre : le charme
 20 de la situation nous décida à y fixer notre
 20 demeure. Les premiers soins d'un établissement
 20 nouveau, les plaisirs de la campagne, la salu-
 20 bilité de celle-ci, ses beautés de toute espèce
 20 ranimèrent quelque temps la vie languissante
 22 d'Elisa. Elle espéroit d'être bientôt mère, & la
 20 naissance de son enfant adouciroit le souvenir des
 20 cruelles circonstances qui lui avoient donné le jour.
 20 Hélas ! la malédiction paternelle nous poursuivoit
 22 dans ces rochers. Elisa accoucha d'un fils mort, &
 20 le ravisseur de la mère étoit le seul consolateur qui
 20 restât à cette infortunée. Dès ce moment l'attrait
 20 de ce séjour s'évanouit. Mon épouse dépérissoit à
 20 vûe d'œil : l'image d'un père dont la tendresse ne
 20 s'étoit altérée qu'à l'instant où sa fille en fut in-

20 digne, qui avoit été l'ami, l'instituteur de sa
 20 jeunesse, qu'il avoit formée lui-même à la
 20 vertu & au bonheur, abandonné dans un âge
 20 avancé, veuf, sans enfans : cette idée désespé-
 20 rante brisoit le cœur navré d'Elisa en lui repro-
 20 chant son ingratitude. Ses remords amenèrent
 20 des plaintes qui augmentoient ses angoisses & les
 20 miennes : tous nos momens en étoient empoison-
 20 nés ; elles aigriront même le caractère angélique
 20 d'Elisa ; plus d'épanchemens de confiance ; plus
 20 de promenades en commun ; l'on se cachoit des
 20 larmes mutuelles ; mon épouse, parce que ce
 20 n'étoit pas moi qui faisois couler les siennes ;
 20 moi, pour éviter d'augmenter de ma douleur
 20 celle dont je la voyois pénétrée ; ainsi nos peines
 20 étoient secrettes, & nous nous fuyions, devenus
 20 inséparables par nos erreurs.

20 Je ne vis de remède à une aussi violente situa-
 20 tion que dans le parti de ramener Elisa en An-
 20 gleterre, & d'y tenter un nouvel effort sur M.
 20 Jennings. Mais ce vieillard, prêt à pardonner à sa
 20 fille, ne m'avoit pas compris dans son amnistie. Il
 20 exigea le retour d'Elisa dans la maison paternelle.
 20 Si cette infortunée eût été laissée à elle-même, je
 20 ne doute pas qu'elle ne m'eût sacrifié à la piété
 20 filiale : l'empire de celle-ci est indestructible dans
 20 un cœur bien né. Le plus inaltérable de nos atta-
 20 chemens, c'est le premier que nous avons senti,
 20 que l'instinct de la Nature nous donne au ber-
 20 ceau, & que nourrissent les bienfaits versés sur
 20 notre enfance. Sentiment religieux & tendre, au-
 20 quel la conscience nous rappelle d'une voix terri-
 20 ble dans le tumulte des passions. J'en craignis
 20 l'effet, & trop peu généreux pour fortifier la ré-
 20 solution d'Elisa, une seconde fois je l'enlevai des
 20 bras paternels. M. Jennings n'opposa rien à ma
 20 résistance ; il se contenta d'envoyer à sa fille une

» somme considérable & ses bijoux; & de lui don-
 » ner un ancien domestique qui l'avoit vue naître,
 » auquel il recommanda d'accompagner sa jeune
 » Maitresse par-tout où je l'entraînerois.

« A notre passage du Saint-Bernard, continua le
 » Chevalier, vous fûtes témoin de la mélancolie
 » d'Elisa; vous vîtes sur sa physionomie les pre-
 » miers ravages du chagrin & de la consommation;
 » ils augmentèrent depuis notre retour ici. Malgré
 » le climat, malgré tous les soins de l'Art & mes
 » prières, ma pauvre épouse expira à vingt-un ans
 » dans les bras de son assassin. Avant de mourir,
 » elle fit approcher de son lit le vieux John, ce
 » domestique de son père; elle lui remit une lettre
 » pour son Maître, en le chargeant de lui annon-
 » cer sa mort, son repentir, ses souffrances inexpri-
 » mables, de le conjurer de me rendre son amitié,
 » & de me consoler des maux que je lui avois faits.

» Lorsque le moment fut arrivé de rendre les
 » derniers devoirs à mon épouse, dont je n'avois
 » par-quitté la chambre depuis sa mort, je tombai
 » évanoui. A ma léthargie succéda le délire de la
 » douleur. Je fis enlever tous les préparatifs des
 » funérailles; j'ordonnai qu'on embaumât le corps,
 » & je plaçai le cercueil sous mon piano-forte. Jour
 » & nuit pendant un mois je pressai les touches de
 » cet instrument, qui me sembloit exprimer les sons
 » d'Elisa, & en répétant les airs que si souvent j'en-
 » tendis sortir de sa bouche, je croyois voir son
 » ombre m'écouter. Dans mes illusions j'ai fait
 » construire ce lieu-ci. J'ai donné à l'Isle le nom de
 » l'infortunée qui repose sous ces ombrages. Ce
 » pêcher fut planté de mes mains sur le lieu même
 » de la sépulture. Tous les matins je la visite; tous
 » les matins j'arrose l'arbrisseau; je le vois croître
 » de la cendre d'Elisa; elle ressuscite dans la tige,
 » dans le feuillage; la première pêche qui l'ornera

est destinée à M. Jennings. A l'instant de la
cueillir j'assemblerai ici tous les pères de famille
du canton ; ils seront témoins de l'expiation de
mes outrages à l'autorité sainte de la Nature, &
ce jour de solennité servira de commémoration
à la mémoire d'Elisa.

Cette Fête intéressante a été célébrée en 1777.
L'Isle, le Mausolée, le Pêcher, tout existe en-
core dans son premier état. Voyageurs qui irez
en Lombardie, je vous en prie, ne traversez pas
cette contrée sans visiter l'Isle Jennings.

(Par M. Mallet du Pan.)

*COUPLET à Mme DE...., en lui envoyant
son Portrait que j'avois fait la veille.*

AIR : Ce fut par la faute du sort.

HÉLAS ! que je suis malheureux !
Ce jour n'est plus, aimable Hortense,
Où mon pinceau trop curieux
D'un Dieu me donnoit la puissance ;
Comme un Sultan impérier
Ma voix ordonnoit un sourire ;
Il ne me reste que des yeux,
Et j'ai perdu tout mon empire.



Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Délire* ; celui de l'Énigme est *Montre* ; celui du Logogryphe est *Olivier* , où l'on trouve *olive* , *ré* , *viole* , *vièle* , *vol* , *lire* , *Loire* , *rive* , *ver* , *vie* ; *or* , *livre* , *voir* , *Livie* , *viol* , *lière* , *rôle* , *lie* , *violier*.

C H A R A D E.

POUR chercher mon premier tu cours jusqu'à la
 Chine ;
 Au sein de tes foyers tu trouves mon second ;
 Pour monter sur mon tour, souvent un lourd Pradon
 De son maigre pégase a fatigué l'échine,
 Et n'a remporté qu'un affront.

É N I G M E.

JE tiens un tribunal en tous lieux fort commun ,
 Où ce qu'on ne sait pas par fois on le devine ;
 J'ai force prisonniers dont il n'échappe aucun ,
 (Car s'y mets bonne garde) ou sur cent peut-être un.
 A ma fatale approche on voit, selon ma mine,
 Le pauvre détenu, de son sort incertain ,

Attendre en frissonnant l'arrêt de son destin.
 Moi calme, d'un air froid j'ordonne la torture
 Que précède toujours de l'eau la question.
 Le triste patient qui boit outre mesure,
 De son sang perd en outre une ample portion.
 Mes compagnons bourreaux, d'après mes ordon-
 nances,

Sur lui des pieds au cou font manœuvrer leur lance,
 Quand il n'a plus de sang on le jette dans l'eau.
 Puis vient un drôle armé d'un instrument nouveau,
 D'un air humble il s'approche, à genoux il se place;
 Honteux de son métier, qui pourtant est fort beau,
 Le traître n'attaqua jamais un homme en face.
 A mon souffre-douleur déjà près du tombeau
 On fait tourner la croupe, & le coquin l'empâle.
 Mais sur un tel objet je tire le rideau.
 L'empâleur déguerpi, conseil dans la grand-salle;
 Après quelques débats, qui ne font plus scandale,
 Mes assesseurs & moi nous tombons tous d'accord
 Qu'il faut que l'homme meure. Alors du presbytère
 Le Curé s'achemine, & vient pour réconfort,
 Sortant d'un bon dîner, l'exhorter à la mort.
 Le pauvre malgré lui s'y résigne: on l'enterre.
 Ses héritiers en deuil me font compassion;
 Mais dans ce triste état ne sachant plus que faire,
 Pour modérer l'excès de leur affliction,
 Je confisque une part de la succession.

(Par M. Noirhomme.)

L O G O G R Y P H E

*Adressé à Mademoiselle D***.*

JE suis gracieux & brillant ,

Et pourtant je suis invisible.

Tantôt je suis affable , honnête , sémillant ,

Tantôt méchant , bourru , dangereux & terribl

Si je me montre arrogamment.

Souvent aussi j'aime à ne point paroître.

Enfin c'est moi qui , seul en ce moment ,

Chloé , vous aide à me connoître.

Six pieds forment mon corps , & vous y trouverez

Ce qui du Laboureur renferme le salaire ;

L'ordre prescrit de nos devoirs sacrés ;

Ce que tous les cinq jours on donne au Militaire ;

Un plant de qui le fruit subjuge la raison ;

Ce que l'on voit , Chloé , voltiger sur vos traces ;

Et sans décomposition ,

Chez vous j'accompagne les Grâces.

(*Par M. Bouilly , de Tours.*)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

MELCOUR ET VERSEUIL, Comédie en un Acte & en vers, par M. de Murville, représentée, pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 8 Août 1761. A Paris, chez Prault, Imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'Immortalité.

LA première représentation de cet Ouvrage, a éclairé son Auteur sur quelques uns des défauts qui en ont rendu le succès équivoque. La suppression de plusieurs détails inutiles en a resserré la marche, & des changemens assez heureux ont donné plus de jeu aux ressorts qui font mouvoir les personnages. Pour prix de sa docilité, M. de Murville a obtenu des applaudissemens plus nombreux & des encouragemens flatteurs. Il est fâcheux que son sujet, dont le fond vicieux, comme nous l'avons dit ailleurs, n'est propre tout au plus qu'à former un incident dans une intrigue plus étendue, ne lui ait pas permis de retrancher des Scènes à-peu-près oiseuses, & que toutes les ressources de l'adresse & de l'esprit ne sauroient rendre vraisemblables. Telles sont les Scènes douzième & treizième, dans la première

première desquelles Angélique, * par un seul mot, devroit éclairer Melcour sur le billet de congé qu'il tient en ses mains, & s'instruire elle-même de la ruse de Verseuil & de Nérine. C'est en vain que M. de Murville a cru motiver cette Scène, en mettant le vers suivant dans la bouche de Nérine :

Bon ! tout se débrouilloit ; mais ils prennent le change !

Ce n'est pas là motiver une Scène ; c'est, en cherchant à dissimuler un défaut, mettre le Public dans la confiance de l'embarras où s'est trouvé l'Auteur. En effet, qu'on y réfléchisse bien. Que peut dire Angélique à l'instant où Melcour lui remet le billet qu'elle a fait adresser à Verseuil : *Eh quoi ! c'est ce billet qui vous met en colère ! n'est-ce pas vous qui m'avez conseillé de l'écrire ? — Oui, Madame, oui, c'est moi ; mais ce n'étoit pas à moi qu'il devoit s'adresser. — Comment à vous ! &c.* Et, par une suite nécessaire, la connoissance de la fourberie de Nérine. Voilà, à quelques nuances près, tout ce qu'exigeoit une situation de cette espèce. La nécessité de donner à l'Ouvrage les proportions indispensables qu'exige la représentation, a pu seule engager M. de Murville à prolonger une explication qui, naturellement, devoit se faire d'une manière très-rapide. Nous n'ignorons pas qu'on peut

* Voyez l'analyse de cette Comédie, N°. 34, Mercure du 10 Août dernier.

nous citer l'exemple de Marivaux , dont quelques Comédies n'atteignent l'étendue de deux , & même de trois Actes , qu'à la faveur d'un mot qu'on a dû dire cent fois , & qu'il a eu l'adresse d'éloigner sans cesse ; mais on fait aujourd'hui ce qu'on doit penser du talent dramatique de Marivaux , & il n'est pas un Homme de Lettres éclairé qui puisse , de bonne foi , le considérer comme un modèle.

Nous avons déjà fait quelques reproches à la Comédie de M. de Murville ; nous croyons nécessaire de proposer encore quelques observations à cet Écrivain , avant d'examiner ce que , malgré le vice du sujet , son Ouvrage prouve d'esprit & annonce de dispositions au talent.

Tout Auteur qui entre dans la carrière Dramatique , doit se méfier de sa mémoire , parce que l'étude de ses maîtres peut l'entraîner dans des reminiscences capables de lui faire encourir le reproche de plagiat. Parmi plusieurs exemples de ces reminiscences que nous pourrions trouver dans la Comédie de M. de Murville , nous en choisirons un seul , & c'est le plus frappant. Dans la Scène douzième , dont nous avons parlé plus haut , Angélique , étonnée de l'emportement de Melcour , lui dit :

Il faut ou m'en fâcher , ou vous croire insensé.

Melcour répond :

Insensé!... je le fus... mais , c'est lors qu'à vos charmes

Mon cœur , mon foible cœur rendit sitôt les armes ;
 Quand je crus... *que le monde alloit changer pour moi ,*
 Et... qu'une femme enfin... *pouvoit garder sa foi.*

Ouvrons la Scène troisième du quatrième
 Acte du *Misanthrope*. Nous entendrons Celi-
 mène dire :

Avez-vous , dites-moi , perdu le jugement ?

Et Alceste lui répondre :

Oui , oui , je l'ai perdu , lorsque dans votre vûe
 J'ai pris , pour mon malheur , le poison qui me tue ;
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
 Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

Le mouvement & l'idée sont les mêmes ;
 mais que la situation est différente ! & comme
 ce qui est énergique & à sa place dans la
 bouche du *Misanthrope* , devient dur & dé-
 placé dans celle de *Melcour* !

Autre reproche. M. de Murville a voulu
 sans doute nous présenter Angélique comme
 une femme estimable. Nous lui demandons
 à lui-même si les vers suivans qu'il fait dire
 par Nérine à Verfeuil , s'accordent bien avec
 l'honnêteté qu'il a eu , sans doute , l'inten-
 tion de donner à ce personnage.

Aux billets différens écrits par ma maîtresse ,
 C'est moi qui mets toujours l'enveloppe & l'adresse ;
De sorte qu'un amant ou joyeux ou confus ,
Me fait gré des faveurs ou m'en veut du refus.

Si Nérine étoit la Soubrette d'une co-

H ij

quette, pour ne rien dire de plus, s'expliqueroit-elle autrement? N'est-ce pas là un oubli très-décidé des bienséances? Il faut encore observer que si une femme qui fait mettre les enveloppes & les adresses de ses lettres par une Soubrette, peut-être une femme honnête; aussi est-elle, à coup sûr, une femme bien indiscrete, bien inconsequente, & qui ne se respecte guères, non plus que les gens auxquels elle écrit.

Passons à ce que l'Ouvrage a de louable, à ce qui peut prouver que M. de Murville n'est pas indigne des encouragemens qu'on lui a donnés. La Scène troisième suit le moment où Angélique, à la sollicitation de Melcour, s'est décidée à donner à Verseuil son congé par écrit. Les deux rivaux sont en présence.

M E L C O U R, (*d'un ton railleur.*)

A tout votre amour peut prétendre.

Vous ne répondez rien! vous ne devinez pas

Le bonheur,...

V E R S E U I L.

Nous brûlons pour les mêmes appas;

Ainsi, notre amitié ne peut être bien vive.

Je dis plus, qu'entre nous la haine soit active;

C'est le droit des rivaux: mais il faudroit, Melcour,

Même en nous détestant, nous nuire sans détour.

M E L C O U R.

Oh! oui, l'aversion n'exclut point la franchise.

V E R S E U I L.

Cependant devant moi la votre se dégrise.
 Melcour, vous n'avez point les talens d'un rival;
 C'est vraiment un état que vous remplissez mal.

M E L C O U R , (*riant.*)

Un état!

V E R S E U I L.

C'en est un; c'est le mien, c'est le vôtre;
 Et celui là, Monsieur, s'apprend tout comme un autre.

M E L C O U R , (*ironiquement.*)

Vous le savez à fond!

V E R S E U I L.

Oui, j'y suis très-formé.

Si par exemple ici je vous croyois aimé,
 (Cela ne se peut pas) mais enfin je suppose....

M E L C O U R.

La supposition coûte si peu de chose !....

V E R S E U I L , (*malignement.*)

C'est autant de gagné sur la réalité.
 Afin qu'on vous reçût avec moins de bonté,
 Pensez-vous que j'irois avertir Angélique
 Que vous prenez chez elle un ton très despotique ?

Je ne ferois, cherchant à vous rendre odieux,
 Qu'affliger son orgueil sans dessiller ses yeux :

H ij

Dans l'objet de son choix sa vanité blessée,
 Même à le soutenir seroit intéressée ;
 Et j'aurois, en dépit de mes soins superflus,
 Le regret de vous voir aimé.... trois mois de plus.

M E L C O U R , (*ironiquement.*)

C'est bien vû. Ma présence ici peut vous déplaire ;
 Vous allez de vos feux recevoir le salaire.
 On vient de vous promettre un entretien secret ;
 Je suis votre rival, mais rival très-discret.
 Je fais qu'un tête-à-tête entre nous est peu tendre,
 Et que ce n'est pas moi que vous brûlez d'entendre ;
 Je vais vous laisser seul.

V E R S E U I L .

Ainsi, dès ce moment,
 Nous pourrons nous haïr....

M E L C O U R .

Plus amicalement.

V E R S E U I L , (*d'un ton plus fat.*)

Vous avez dit le mot, &c.

Le ton de cette Scène rend avec beaucoup de fidélité celui de nos jeunes agréables ; leur jargon, leur persiflage y sont adroitement faisis. Il ne faut, à la vérité, pour écrire de pareilles Scènes, qu'observer la superficie de quelques individus ; mais c'est déjà un mérite que de bien appercevoir cette superficie, & sur-tout que de la bien rendre. Au

reste , ce n'est pas là le seul mérite de cette situation. L'assaut d'ironie, de persifflage & de pleine confiance dans le succès qu'y font les deux rivaux , contraste bien avec la surprise & les emportemens de leur amour-propre blessé , lorsque chacun d'eux reçoit tour-à-tour , sous une enveloppe différente , le congé destiné à Verseuil. Il prépare de loin le comique des deux Scènes , pour y ajouter quand elles arrivent. Cette intention est assez bien apperçue pour mériter d'être distinguée.

La meilleure Scène de cette Comédie est celle que nous allons transcrire. Melcour , en revenant chez Angélique , a reçu le congé qu'il avoit fait donner à Verseuil ; il est furieux , & va droit à son rival , qu'il ne croit pas instruit , & qu'il informe rapidement de tout. Le sang-froid de Verseuil l'étonne :

Je lis dans vos yeux une gaité contrainte....

Papperçois dans Nérine une surprise feinte.....

Aurois-je , par hasard.... Répondez-moi tous deux ,

Confié mon malheur à mon rival heureux ?

Ce silence affecté , qu'est-ce qu'il signifie ?

Si c'est à vous , Verseuil , que l'on me sacrifie ,

Tremblez....

V E R S E U I L.

Je ne vois pas , si j'avois cet honneur ,

Qu'il me fallût , Monsieur , trembler de mon bonheur :

Plus je deviens heureux & plus j'ai de courage.

Mais sur vous , jusqu'ici , je n'ai nul avantage :

H iv

Je suis, (& de ma part un tel aveu vous plaît)
 Banni de vive-voix, comme vous par billet;
 Ainsi, consolons-nous l'un l'autre.

M E L C O U R, (à part.)

Je respire.

V E R S E U I L, (malignement.)

Je crois voir Angélique, & je l'entends me dire :
Vos visites, Monsieur...

(Ce sont les premiers mots du congé.)

M E L C O U R.

Il est ainsi conçu,

Ce funeste billet qu'à l'instant j'ai reçu.

N É R É E.

Vous nous perdez.

V E R S E U I L.

(Bas à Nérée.) (Haut à Melcour.)

Tais toi.... Celz n'est pas croyable

M E L C O U R.

Tenez, lisez plutôt.

V E R S E U I L.

Rien n'est plus véritable.

M E L C O U R.

Quel rapport! cette énigme....

V E R S E U I L.

Oh! moi j'en ai la clé;

C'est qu'elle vous écrit comme elle m'a parlé.

M E L C O U R.

Sans doute... Mais, Monsieur, on trahit notre flamme ;
Ce prix de tant de soins que notre amour réclame,
C'est un rival qui va l'obtenir....

V E R S E U I L, (*froidement.*)

Croyez-vous ?

M E L C O U R, (*vivement.*)

Eh quoi ! de son bonheur n'êtes-vous point jaloux ?

V E R S E U I L.

Moi, je ne prends jamais les choses au tragique.

La Scène continue ainsi. Melcour est toujours emporté, son rival toujours tranquille & froid, jusqu'à l'instant où la nécessité d'éloigner un homme dont un seul mot d'Angélique peut ouvrir les yeux, engage Verfeuil à paroître piqué. Alors il feint de se déterminer à quitter une volage pour jamais, & il en donne d'autant plus adroitement à Melcour le conseil de l'imiter. *Oui*, dit celui-ci, *l'infidélité doit punir l'inconstance*. Il va, vient, s'en va, revient, & sort enfin emmené par Verfeuil.

On pourroit dire, à la rigueur, que le fonds de cette Scène n'est pas décidément neuf; mais pour ressembler par quelques traits à deux ou trois Scènes connues, elle ne nous en paroît pas moins annoncer des dispositions au talent. Elle a du mouvement, de la chaleur; elle est dialoguée naturelle-

H v